

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le discernement dans le choix des couleurs n'est pas donné à tout le monde, tant s'en faut, et nous en avons la preuve tous les jours. Du reste, le discernement en ce cas s'appelle goût et rien n'est moins commun que cette qualité.

La mode nous offre aujourd'hui une si grande variété de couleurs, qu'il est bien plus facile de s'égarer et de se tromper dans le choix à faire que si le cercle était plus restreint. En effet, chaque jour voit naître une nuance nouvelle et la gamme des tons augmente dans des proportions étonnantes. Avec cela, il est élégant de faire des mélanges de couleurs et le genre osé est celui qui a le plus de succès en ce moment. Aussi en arrive-t-on à des assemblages choquants de teintes mal combinées, à des rapprochements grotesques et à des essais tellement hardis, qu'ils en deviennent impertinents.

Une femme doit, avant tout, ne porter que des couleurs lui allant bien au teint et se défier des nuances insaisissables, vraies couleurs de malades : gris bronillé, blanc sale, vert grisâtre, bleu terne, etc.; sans compter ces jaunes malheureux et toutes ces teintes indécises qui paraissent minées par le temps et communiquent au visage des tons livides, qui enlaidissent les femmes les plus charmantes.

Peut-être ne sera-t-il pas sans utilité de rappeler à nos lectrices quelles sont les notes concordantes des différentes couleurs. Le blanc et le noir, étant neutres, vont avec tout. Le rouge, — la couleur du riche, d'après un dicton populaire, — s'accorde avec le marron, le gris, le jaune. Le bleu, — couleur du pauvre, suivant le même principe, — s'harmonise avec le jaune, le marron, le gris. Le rose, qui est la nuance des jeunes, s'allie heureusement au vert, au violet, au gris, au marron et même au bleu pâle.

Le vert ne peut s'accorder ni avec le bleu, ni avec le rouge, ni avec le jaune. Le violet jure à côté du bleu et du vert; au contraire, rien n'est plus agréable que la réunion du violet et du jaune.

Parmi les combinaisons de couleurs à la mode en ce moment, on peut citer : le bleu et le rouge ; caroubier et crème ; capucine et lilas ; vert bouteille et vert pomme, sur fond crème ; rose et prune de Monsieur.

On peut dire que ce mélange des couleurs est la question palpitante du jour, en même temps que l'écueil où viennent sombrer les meilleures intentions. Non-seulement les étoffes sont de deux teintes, souvent extrêmes, mais il en est de même des garnitures; sans compter les dépassants, les rouleautés, les lisérés, etc., lesquels sont quelquefois combinés en trois tons gradués, sinon dissemblables, mais dans tous les cas harmonieux.

Le nombre trois est un chiffre cabalistique, tout le monde sait cela ! Sorcières et diseuses de bonne aventure comptent beaucoup avec lui et sur lui. La mode, cette autre sorcière, fait également grand cas du nombre trois, et les adeptes de cette magicienne n'ont garde de l'oublier. Il est en effet plus agréable à l'œil de voir trois rangs de garnitures à un costume que deux ou quatre rangs; rarement on ne voit que deux volants à une jupe, mais trois, c'est chose ordinaire.

Il nous faut revenir encore sur le fichu à la paysanne, pour la ville; il est peu de femmes qui n'en possèdent au moins un. Les très-jeunes le portent en dentelle blanche, les autres en dentelle noire. C'est du petit châle à double pointe, en blonde espagnole ou dentelle de lama, que nous parlons,

parce que son prix le met à la portée de presque toutes les bourses. Noué au milieu de la poitrine avec le bouquet de fleurs assorties à celles du chapeau, ce fichu est fort gracieux; nous nous plaignons à le reconnaître de nouveau. Quand on veut le faire soi-même, on achète du tulle au mètre, brodé et en grande largeur. Plié en deux, le châle doit avoir deux mètres de long, dans son biais; quant à la hauteur de pointe, en la prenant double, elle est de cinquante à soixante centimètres seulement.

Une gracieuse innovation à signaler à nos lectrices, c'est la voi-



P. N° 327. — TOILETTES DE CAMPAGNE OU DE JARDIN.

lette-écharpe, qui se compose d'une longue bande (trois mètres à peu près de longueur) de tulle blanc « poudre de riz. » On s'en couvre le haut du visage, puis on en reporte les bouts en arrière, où on les croise sur les cheveux pendants, pour les ramener devant de manière à faire office de barbes mentonnières. Rien n'est plus suave.

La voilette-écharpe se fait également en tulle noir. Supposons une capote de tulle noir toute bouillonnée, légère et vaporeuse, avec la garniture d'œillets rouges un peu trop prodiguée : la voilette noire en question sera un appoint, et comme un correctif discret, très-apprécié.

Que de choses il y aurait à dire sur tous ces menus objets de la toilette d'une femme élégante, dont le nombre grandit chaque jour et dont le besoin se fait de plus en plus sentir ! Les colliers et chaînes de cou pour médaillon, qui remplacent le velours traditionnel ; les porte-bonheur, bracelets ou amulettes, que l'on orne de sequins depuis les événements d'Orient ; l'éventail devenu l'inséparable de toutes les femmes, depuis la plus simple des ouvrières jusqu'à la plus grande dame, et que l'on porte suspendu à la ceinture par des rubans ou des cordelières assortis à la toilette, — à moins qu'on ne possède une châtelaine artistique avec tout l'attirail de flacons de sels anglais, de bourse et d'étuis pour compléter la série d'accessoires.

Ces cordelières, la nouveauté du moment, sont en soie, l'un des bouts est terminé par un joli gland, l'autre par un crochet auquel on adapte l'éventail. Cette cordelière entoure la taille et se serre à volonté par un nœud coulant. Il y en a de toutes les couleurs, mais la couleur noire et la couleur rouge sont le plus généralement adoptées.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 327.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en zéphir à carreaux rouge et blanc. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant taillé en biais, avec tête-ruchée. — Tunique derrière seulement, entourée de velours noir et de franges pomponnette. Tablier garni de même, formant d'un côté une petite tunique par-dessus la précédente ; l'autre côté se prolonge en une longue pointe qui relève la première tunique en pouff et vient se fixer au milieu du tablier devant. Même garniture partout. — Corsage à petites basques plates, bordées de velours. Nœud de ceinture assorti derrière. La manche, à sabot, est ornée de velours et de franges. — Col ouvert, à coins cornés, et sous-manche en toile fine. — Chapeau *Gretchen* en tulle noir, à fond mou, entouré d'une double rangée de marguerites. Tour de tête ruché, en tulle de Bruxelles, et nœud de velours noir derrière.

2. Baby en robe de piqué blanc, bordée dans le bas et autour des manches d'un galon rouge ; la ceinture et la poche sont garnies de même. — Chapeau marin, garni d'une ruban rouge,

G. N° 650.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en toile bleu marine et linon écriu. Jupon sans traîne entouré d'un volant froncé puis d'un plissé fixé par le milieu. — Tablier long et large encadré de franges, fermé derrière sous un bouffant et un nœud de ruban composé de quatre coques. — Cuirasse entourée de franges avec col montant derrière et revers s'ouvrant en châle devant. Les manches sont ouvertes au coude avec un soufflet de toile bleu, lequel forme ensuite un plissé, qui se réunit au cornet du bas de la manche. Une traverse de ruban et un nœud soutiennent le plissé. — Lingerie en organdi plissé. — Chapeau de paille-paillason, garni dessus de plumes crème et dessous d'un bandeau de fleurs des champs.

2. Costume composé d'une jupe de batiste rose et d'une polonaise en batiste crème avec ornements roses. — Jupon à traîne entouré de petits

volants montant assez haut devant. — Polonaise plus longue derrière que devant, se fermant de côté avec de gros boutons de nacre. Le haut du corsage est garni d'un col rabattu rose, avec plissés au bord ; des plissés semblables entourent la polonaise. Bracelet en ruban rose sur le pied du cornet de la manche, avec nœud dessus. Même garniture aux poches. — Lingerie plissée en organdi. — Gants de Suède longs.

G. N° 654.

TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en faille marron et cachemire havane. Jupon à courte traîne plissé dans le bas sur une hauteur de 40 centimètres. — Polonaise ouverte en châle, avec col et revers rabattus en faille ; les devants sont croisés et le bord du milieu découpé en dents crénelées, avec liséré et olives marron. Les manches en faille sont plissées sur toute leur hauteur et terminées par un cornet en cachemire à bords crénelés, avec nœud de ruban sur le dessus. Une ceinture en ruban entoure la taille et soutient l'aumônière pendant sur le côté. — Lingerie plate en toile fine et cravate crème. — Chapeau de paille marron garni de surah et de plumes crème. — Gants de fil d'Écosse marron.

2. Costume en armure de laine bleu marine. Jupon à courte traîne entouré d'un volant. — Longue tunique boutonnée au milieu devant, et dont un côté, beaucoup plus large, vient redoubler la tunique et former devant un tablier écharpe. Des franges de nuance assortie ornent tous les bords de la tunique avec un double liséré de soie. Poche sur le côté avec nœuds de ruban dessous et un peu plus bas. — Corsage à pointes arrondies devant et derrière, entouré d'un double liséré de soie. Parements garnis de franges au bas des manches. — Lingerie plate en toile fine et cravate crème. — Chapeau de feutre blanc garni d'une écharpe en gaze de soie blanche à bout flottant. — Burnous en cachemire blanc avec bordure cachemire des Indes.

Description de la gravure coloriée n° 1347.

TOILETTES DE SKATING-PALAIS. — 1. Costume en faille raisin de Corinthe et foulard grisaille. — Jupon à traîne unie, tout bouillonné au milieu devant, avec une échelle de nœuds de ruban crème et de ruban assorti au jupon. — Tunique *Merveilleuse* composée d'un corsage cuirasse et d'un dos de forme princesse, avec revers de faille Corinthe sur les côtés. Ceux-ci sont rabattus sur l'arrière et garnis d'une rangée de boutons assortis. Une petite tunique, ajoutée de chaque côté à ces revers et formant quelques draperies, encadre le bouillonné et le bas du jupon ; toute cette partie de la tunique est ornée de franges pomponnette. Le corsage est ouvert du haut par un col et des revers *Merveilleuse* bordés de ruban raisin de Corinthe. Le bas du corsage s'écarte sur le jupon en formant deux pointes ; les bords sont lisérés de soie Corinthe. Deux rangs de boutons ferment le corsage. Les manches sont terminées par un double parement assorti aux deux étoffes, avec nœuds de ruban crème. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille d'Italie, à passe relevée d'un côté, avec grappe de volubilis roses. Coques de faille Corinthe sur le sommet et plume blanche tombant derrière.

2. Costume en taffetas bleu marine et foulard à rayures bleues et blanches. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé très-bas devant, assez haut derrière, lequel est surmonté d'une ruche à la vieille. — Tunique formée de deux pièces : l'une part du milieu du jupon devant et l'entoure d'un côté jusque derrière où elle reste fixée ; l'autre partie est drapée comme un tablier ordinaire, depuis une poche plissée garnie de franges (qu'on ne voit pas sur la gravure) jusqu'au nœud pouff placé sur le côté derrière. Velours noir étroit et franges sablier pomponnette assorties aux couleurs de la toilette. — Cuirasse de forme ordinaire pour le dos, mais fermant en biais devant avec un côté tournant et se prolongeant assez bas. Même garniture qu'au tablier et boutons noirs. Les manches, en taffetas bleu uni, sont ornées de plissées de deux bleus avec bracelet de foulard. — Colletette de crêpe lisse sortant du col rabattu de la cuirasse et sous-manche assortie. — Chapeau à passe de paille de riz ; le fond mou est en foulard blanc. Plume blanche et groupe de coques de velours noir et de ruban bleu, avec branche de roses sur le côté.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Maintenant que non-seulement les fanfares, mais même les échos se taisent sur George Sand, je me crois permis de venir, à mon tour, parler de cette femme extraordinaire que j'ai quelque peu connue dans notre jeunesse à toutes deux. Je la rencontrais de temps à autre chez une dame vénitienne amie de la princesse Beljiojoso, qui s'était retirée à Paris, où elle recevait Manin, Mazzini et nombre d'autres personnages de même opinion; là on broyait les rois, on redressait les peuples, on arrangeait la république, toutes choses qui, à cette époque, me semblaient du chinois et qui me paraissent, aujourd'hui que l'expérience m'est venue, ce qu'il y a de plus sage au monde, — le premier point excepté, bien entendu!

Donc, c'est de ce salon que le souvenir de George Sand sort pour se présenter à ma mémoire: ce qui me gêne et m'ennuie, car je suis une très-grande admiratrice de ce talent merveilleux, de cet admirable génie, de cette plume d'or incrustée de diamants, de celle enfin qui reste la première gloire littéraire féminine de la France, comparée à toutes les femmes qui ont illustré ce pays depuis le commencement des siècles. Sans doute, je ne saurais méconnaître qu'il y ait des choses à blâmer dans ses écrits; mais, de même qu'il y a des taches dans le soleil, il peut bien y en avoir dans ses livres, et je me permets de croire que, sous certains rapports, ce grand génie manquait de bon sens. Balzac peignait l'humanité comme il la voyait, George Sand comme elle la rêvait: or, il faut bien l'avouer, la morale ne se trouve pas toujours dans les rêves.

Cela dit, et mon admiration pour l'auteur illustre étant bien comprise, ce qui me contrarie, c'est de me souvenir d'elle matériellement, de me la rappeler sous une forme peu gracieuse et encore moins agréable. La société des femmes ne lui plaisait pas, et elle n'y brillait pas non plus, car rien n'était féminin dans son aspect: elle avait l'air d'un vrai garçon manqué. Et puis elle nous regardait avec tant de dédain, que sa grande bouche, son teint jaune et sa taille qui semblait avoir été taillée à la serpe, nous rendaient très-fières de nos attraits; d'autant que les hommes s'occupaient alors bien plus de nous que d'elle. Elle commençait seulement sa carrière littéraire à ce moment-là... mais comme elle s'est rattrapée depuis!

Du reste, il paraît qu'elle était très-peu parleuse, ce qui est encore tout à fait antiféminin, ce me semble! Ainsi, même quand elle trônait dans toute sa gloire, elle écoutait toujours et ne parlait jamais; les uns prétendaient que c'était par timidité, ce dont je doute, les autres par suite d'un certain embarras de langue qui ne lui permettait pas de s'exprimer avec facilité; pour moi, je n'en connais pas la cause, mais je constate le fait. Ainsi, on raconte qu'un jour, ayant demandé et obtenu une audience de Napoléon III, après les révérences d'étiquette, elle pria l'empereur de lui permettre de lire ce qu'elle avait à lui dire; celui-ci ayant accueilli cette singulière requête, elle sortit de sa poche un petit papier couvert de diamants et de perles dont elle fit scintiller tous les feux aux yeux du souverain, si bien qu'il accéda à la demande de la solliciteuse en la priant de lui laisser son petit papier en guise de remerciement.

Comme preuve de véritable esprit encore, personne n'a su mieux vieillir que George Sand. Elle portait ses cheveux blancs et ses nombreuses années avec un courage de Romaine; sa main seule s'était sauvée du naufrage, et elle la soignait, paraît-il, avec une coquetterie toute particulière: il faut bien toujours rester femme par un petit coin!... Mais son cœur aussi avait gardé le côté féminin et elle était d'une bonté réelle pour les malheureux qui imploraient son secours. Elle ne payait pas seulement de son argent, mais aussi de sa personne, dans les services

qui lui étaient demandés. Un jour, à Nohant, une vieille femme couverte de haillons se présenta devant elle, car là tout le monde était reçu indistinctement; on entra chez « la bonne dame de Nohant » comme dans un moulin.

— Tenez, ma bonne dame, dit la pauvre en écartant ses guenilles, *je n'ai pas de dégoût de vous*; voyez mon pauvre corps, comme il est malade!...

Et elle montra sa poitrine couverte d'une espèce de lèpre.

Alors George Sand, — au lieu de se récrier avec horreur, comme l'eussent fait beaucoup d'autres à sa place, — dit en souriant de bonnes paroles à la malheureuse, lui promettant de la guérir; puis elle donna ordre d'ouvrir une chambre vacante, y conduisit la pauvre créature, la fit coucher et voulut elle-même panser ses plaies, jusqu'à la guérison complète qui eut lieu en effet.

En bonne conscience, ne croyez-vous pas, chères lectrices, qu'une telle action soit de nature à racheter beaucoup de fautes?...

Mais puisque nous sommes à Nohant, restons-y encore un moment, si vous le voulez bien, car la vie qu'on y menait était si fort en dehors des choses ordinaires, qu'il est curieux d'en faire un peu la connaissance.

Ce château n'est point une demeure seigneuriale, et il y régnait au contraire une simplicité presque vulgaire. Son mobilier surtout satisfaisait à peine mesdames nos concierges d'aujourd'hui. Mais, en revanche, la table y était abondante et délicate, non que M^{me} Sand fût gourmande: c'était là son moindre défaut, et elle était au contraire d'une sobriété lacédémonienne; mais elle voulait ainsi plaire et faire honneur à ses hôtes. Notez qu'elle avait toujours beaucoup de monde chez elle, recevoir étant un de ses plaisirs.

Une coutume très-bizarre, par exemple, c'est que c'étaient de jeunes et jolies filles qui seules faisaient ou du moins semblaient faire le service du château, — les hommes de peine qui les aidaient restant toujours complètement invisibles. — Elles portaient un petit costume de fantaisie, servaient à table, annonçaient les visiteurs, en un mot allaient et venaient tout le jour autour de leur maîtresse comme des nymphes autour d'une déesse: c'était vraiment très-gentil à voir.

La châtelaine de Nohant dormait très-peu, — cinq heures de sommeil au plus lui suffisant, — mais elle n'imposait ce régime à aucun de ses hôtes. Pendant que ceux-ci dormaient, elle travaillait, se soutenant à l'aide de café qu'elle prenait en quantité très-grande, car son travail durait fort longtemps: elle n'assistait même pas au déjeuner, afin de ne point l'interrompre. Mais quand ses hôtes quittaient la table, ils la trouvaient devant le château, les attendant pour aller faire une promenade n'importe par quel temps. On marchait une heure, puis elle rentrait travailler encore, n'appartenant réellement à ses amis qu'à partir du dîner qu'elle présidait, mais auquel elle faisait peu d'honneur comme mangeuse.

Ce repas terminé, on se promenait encore; puis on rentrait au salon, où chacun faisait ce qui lui plaisait. On jouait, on dessinait, on causait, on pianotait, on chantait, Nohant étant le château de la liberté par excellence. De temps en temps, on donnait une fête, avec danses et comédies, aux paysans des environs: aussi aimaient-ils tous leur *bonne dame*, et combien aujourd'hui la pleurent!...

Maintenant, que fera Paris pour la mémoire de George Sand? Donnera-t-il à l'une de ses rues ce nom illustré par elle?... lui élèvera-t-il une statue?... Il me semble, quant à moi, que l'Académie française s'honorerait en plaçant son buste dans cette compagnie où son talent marquait sa place et où son sexe seul l'empêchait d'entrer.

Comtesse DE BASSANVILLE.

DÉTAILS DE MODES

1. Nœud de corsage ou pouff de tête en dentelle anglaise et ruban vert bronzé.



1. Nœud de corsage ou pouff.

2. Chapeau pour femme de quarante ans. — Paillason à passe *Marie-*



2. Chapeau « Marie Stuart ».

Stuart. Deux plumes crème séparées par des nœuds de ruban rouge avec boucle noire dessus ; coques assorties dans le bas derrière. Tour de tête en tulle résille, nuance crème, et barbes de dentelle assorties.

3. Chemisette de percale pour petit garçon de trois à cinq ans. — Petits

plis devant, avec ourlet au milieu. Col marin et poignets des manches en fine toile ; le tout brodé d'un point anglais et garni d'une bande brodée dépassant les bords.



3. Chemisette pour petit garçon.

4. Chapeau de jeune fille. — Paille de riz blanche. Haute calotte en-



4. Chapeau de jeune fille.

tourée d'une écharpe de gaze blanche, avec plume blanche dans le haut. La doublure de la passe toute couléssée.

5. Chapeau de fillette. — Paille anglaise et forme *Pifferaro*, doublé dessous de soie bleu pâle. Dessus, un ruban de même couleur et une guirlande de roses.

6. Saut-du-lit en basin blanc, de forme droite devant et derrière. Colletette et manchettes en broderie anglaise. Un ruban rouge disposé en collier, bracelet et nœuds papillon complète le tout.

7. Col montant et sous-manche en toile blanche.

ÉCHOS DE LA MODE

Le Skating est un des seuls endroits, si ce n'est le seul, où il fasse encore frais. On y peut passer une heure avant de rentrer chez soi. Pendant l'été, c'est sur le chemin de tout. Dinez-vous aux Champs-Élysées, vous vous y arrêtez en allant au Bois; dinez-vous à la cascade, vous ne pouvez faire autrement que d'y aller constater les braves qui sont encore à Paris: c'est pour chacun une petite revue de ses connaissances à passer.

Samedi dernier, on y voyait beaucoup de monde et il était très-difficile de s'y asseoir. Il y avait de grands prix à disputer. Nous ne pensions pas que cet exercice pût se maintenir par ces chaleurs torrides; eh bien, nous avons constaté que la rapidité, la prestesse des skatineurs et des skatineuses leur procurait, au contraire, une agréable fraîcheur. Vous n'auriez pu voir personne

d'une heure c'est bien fatigant. Ajoutez à cela les skatineuses qui tournent



5. Chapeau de fillette.

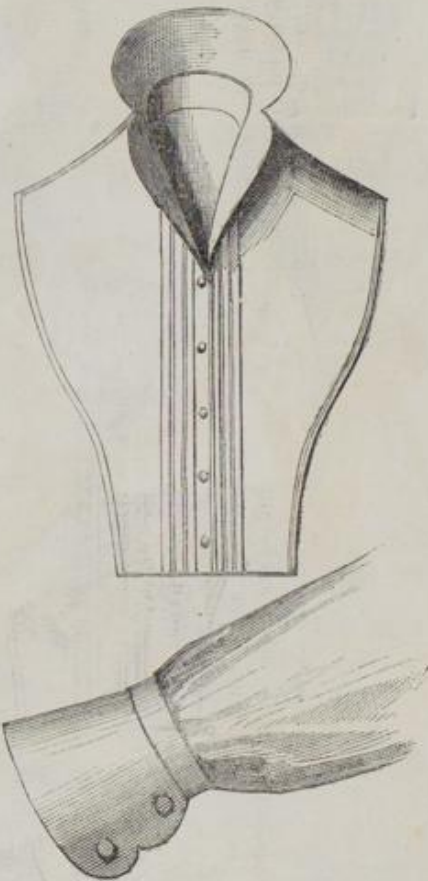
L'Opéra, sans doute à cause de la prochaine reprise du *Prophète*, y avait envoyé ses plus agréables sujets: M^{lle} R..., M^{lle} P..., la jolie M^{lle} M..., qui ne perdaient pas un pas de roulettes. Nous ne savons si c'est en l'honneur de ces dames, mais, à leur entrée, l'orchestre s'est mis à attaquer la mazurka du second acte de la *Source*. Elles nous auraient fait grand plaisir en en dansant les variations.

Le jeu des petits chevaux, — représentation de courses en miniature, — a fait son apparition. On s'y porte en foule comme à Vichy et à Trouville. Seulement on y joue de l'argent, — vingt-cinq sous la partie, — mais on n'y gagne que des éteignoirs en porcelaine représentant des Turcs ou des pots à tabac. Ceci a jeté un froid et la foule s'est écoulée en silence.

Nous demanderons, en passant, une amélioration à qui de droit. Les banquettes sont bien basses et les barres bien hautes. A moins d'être de la taille d'un dragon ou d'un carabinier, vous n'avez sous les yeux que le velours rouge de ces barres; il faut lever la tête comme au Salon pour voir courir les petits chevaux montés par leurs jockeys de bois. Au bout



Saut-du-lit en basin blanc.



Parure de toile blanche.

s'éponger le visage et s'arrêter court. Une fois qu'on est lancé, de neuf heures à onze heures, on patine sans désemparer.

et retournent toujours dans le même sens... image gracieuse, mais étourdissante du mouvement perpétuel.

X. V.-P.

PLANCHE G. N° 650. — DESCRIPTION, PAGE 398.



TOILETTES DE CAMPAGNE



A. Lecy imp. des Bouris. 66

Jules David

Ch. Garnier 1347
Ad. Goussard & Fils 877 Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures et Accessoires des Magasins Aux Elegants, Boul. des Nations, 5.

Couture Régente de M^{me} De Verlus Sœurs, r. Anber, 12. Fourneurs de la Colonie des Indes, rue Rivoli, 114.

Parfums de E. Pinaud, R. des Nations, 30. Lait Antiphélique de Candès et C^{ie}, R. St. Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

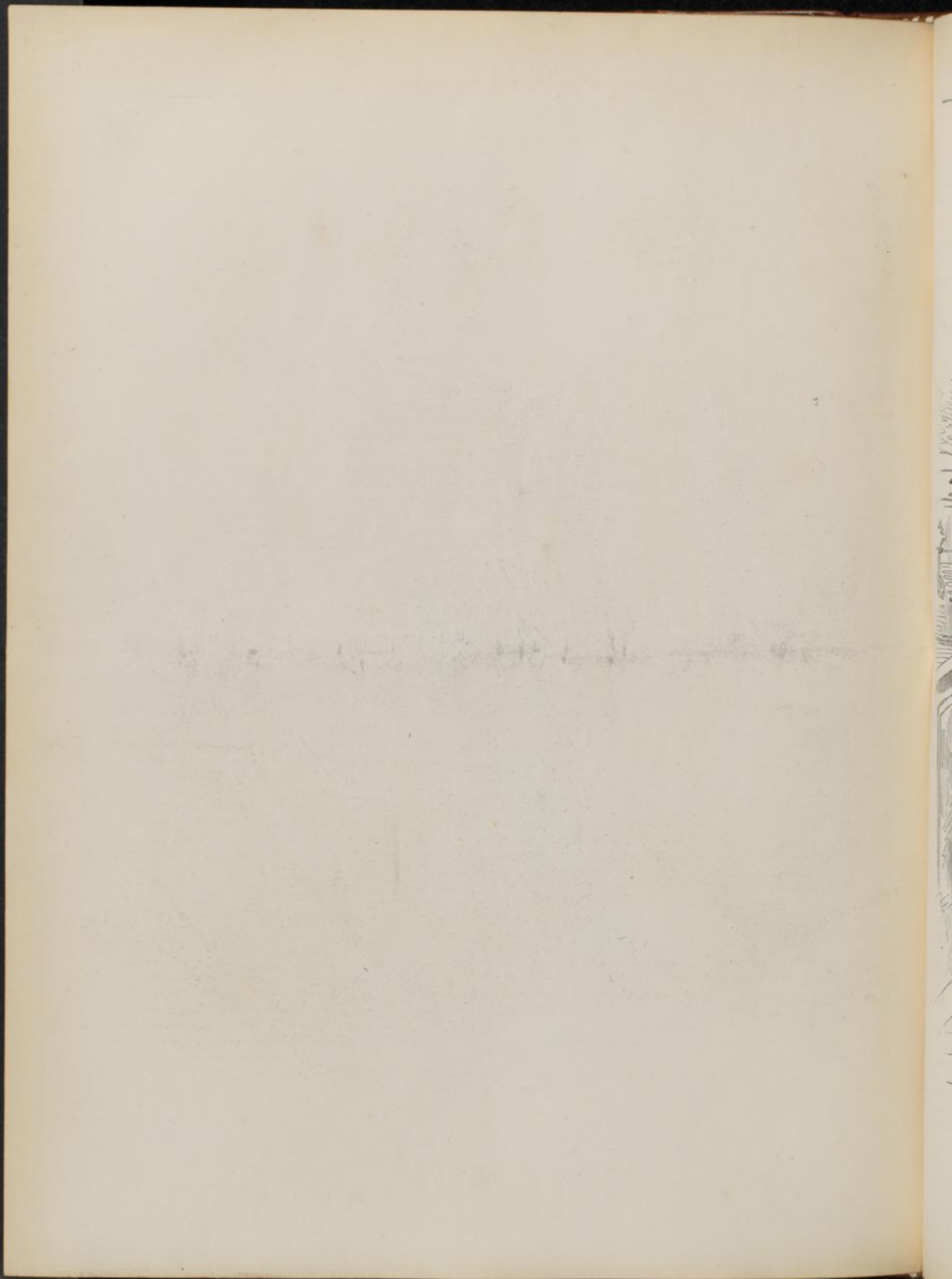


PLANCHE G. N° 654. — DESCRIPTION, PAGE 388.



TOILETTES DE VOYAGE

LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — FIN.)

Rosalie et Franck ne tardèrent pas à s'entendre au sujet de l'ingénieur. On n'eût pu établir sûrement lequel des deux l'aimait le plus. Tout ce que Franck recommanda à Rosalie de faire fut promis sans hésitation; tout ce que Rosalie demanda à Franck en faveur d'Étienne fut accordé sur-le-champ.

Ils convinrent que le lendemain, après midi, à l'heure où Étienne se trouvait chez lui, Rosalie commencerait son rôle de mère. Car, dès le matin, Franck aurait tout appris à son fils; il aurait aplani les difficultés, s'il s'en était élevé; il aurait disposé le jeune homme à l'entrevue décidée.

En quittant Rosalie, Franck lui baisa solennellement la main, assez gauchement, il faut en convenir. Puis il tira de son portefeuille un billet de banque de mille francs qu'il plaça sur la table de l'ouvrière.

Elle fit un geste de refus. Il insista. Il ordonna même.

— Rosalie, dit-il, cette fois vous ne pouvez me refuser, comme lorsque je vous payai les soins donnés à Étienne malade. Voici votre premier cadeau de noces. Vous m'excuserez: je ne me connais guère en objets de toilette; je ne me charge pas d'acheter des robes ou des châles, ni des bijoux, ni les fariboles nécessaires aux femmes. Je vous prie d'agir à votre guise, et de venir nous voir, demain, vêtue sans luxe, mais néanmoins parée comme il convient à la mère d'Étienne.

— Ne craignez rien, répondit l'ouvrière, donnant le dernier coup d'aiguille au châle commencé, Étienne n'aura pas à rougir de moi... Ma joie m'inspirera.

Aussitôt que Franck eut refermé la porte derrière lui, Rosalie fondit en larmes de ravissement, d'ivresse indescriptible.

— Oh! s'écria-t-elle, est-ce un rêve?... Vit-on jamais un homme aussi parfait que M. Franck, — mon mari!

VII

Il était assez tard quand le mathématicien revint dans sa chambre. La nuit était calme. Pensant qu'Étienne en passerait une bonne partie dehors, Franck songea à se mettre au lit. Il s'estimait content de sa journée, et il réservait pour le lendemain la nouvelle qu'il voulait apprendre au fils de Rosalie.

Cependant un léger bruit se fit entendre. Franck écouta.

Étienne était déjà rentré.

Le mathématicien alla bien vite vers le jeune homme, qu'il trouva assis, les coudes sur une table. Étienne, en apercevant Franck, s'écria avec douleur:

— Mon ami, tout est rompu entre mademoiselle Blanche et moi... Il y a plus, non-seulement son absence m'a frappé au cœur, mais de tous les côtés, dans les salons où j'espérais la voir, j'ai surpris des paroles désobligeantes à mon égard. On parlait, à voix basse, de M. Guérin et de nous. Une invitée, me montrant à sa voisine, déclara à celle-ci, — je l'ai bien entendu! — que je ne pouvais prétendre à la main de M^{lle} Blanche, parce que je n'avais pas de nom!... Pas de nom! toujours cela!... Moi qui ai tant travaillé sous ta direction, depuis mon enfance, pour arriver au poste que j'occupe! Moi qui ai conquis une certaine supériorité sur mes collègues! Moi qui ai obtenu mon rang dans le monde scientifique en dehors des intrigues!

— Je comprends, et je ne m'étonne pas, observa très-froidement Franck. M. Clovis Guérin appartient à cette classe de gens qui se gardent soigneusement de braver les préjugés. Ceux-ci, apparemment, sont tout-puissants chez lui, puisqu'ils l'emportent sur son désir de marier sa fille avec un homme distingué, marchant sur la route de la fortune.

— Eh bien?...

— Eh bien! nous allons le satisfaire...

— Que veux-tu dire?

— Ton père triomphera des obstacles...

A ces mots, Étienne se leva tout d'une pièce:

— Mon père! mon père!... Tu le connais, Franck?... s'écria-t-il. Oh! ne prononce pas de légères paroles... Dis... Mon père existe?

— Oui, et ta mère aussi. Ils te serreront dans leurs bras!

— Est-il possible! Ne me trompe pas, Franck; ne te joue pas de moi... Je te regarderais comme mon plus cruel ennemi, si tu retournais le poignard dans mes plaies... Hélas! elles saignent depuis que j'ai l'âge de raison...

— Étienne! s'écria le vieux répétiteur avec un ton de reproche très-accentué, t'ai-je jamais trompé? Ce que je t'annonce est la vérité. Demain, tu verras ta mère, que tu connais déjà...

— Quoi! je la connais!...

— Oui... quant à ton père, embrasse-le...

Étienne éprouva une commotion électrique.

La parole expira d'abord sur ses lèvres; puis, maîtrisant un peu son agitation, il dit, à phrases entrecoupées:

— Toi! toi!... Franck! mon bon Franck! tu es mon père! Oh! je suis vraiment ton fils! Répète cela... Je veux te l'entendre répéter... Je suis ton fils!...

Pour toute réponse, Franck s'élança dans les bras d'Étienne.

Tous deux, enlacés, s'étreignaient avec une indicible tendresse. Le mathématicien n'exagérait point son émotion. Il ressentait réellement toutes les joies de la paternité. A le voir, on eût pu dire, comme les légistes romains, que « l'adoption imite la nature. »

Il se fit un long silence. Après quoi Franck avoua, ainsi qu'il l'avait déclaré à Rosalie, la prétendue faute par lui commise.

Et le jeune homme mesura soudain l'influence heureuse qu'une pareille révélation devait désormais exercer sur sa vie. Avoir des parents! Être doucement aimé, caressé, consolé! Ne plus subir les terribles atteintes d'un préjugé odieux! Il y avait, dans ces pensées nouvelles, de quoi l'attendrir et le reconforter en même temps. L'amoureux, tout à l'heure vaincu par le désespoir, ne voyait plus maintenant le moindre obstacle à son mariage. Blanche partagerait son bonheur; Blanche serait à lui. L'avenir, enfin, était souriant et magnifique.

Franck alla au-devant des désirs d'Étienne:

— Aussitôt, dit-il, que le temps légal sera écoulé pour l'accomplissement de notre propre union, ta mère et moi nous irons officiellement redemander pour notre fils la main de M^{lle} Blanche. M. Guérin ne pourra nous éconduire, car je lui ai arraché des promesses par avance... Tout dépendait de tes parents...

— Tu espères?... Il reviendra sur son refus?

— J'en suis à peu près sûr, te dis-je. Ah! mon cher Étienne, combien je te remercie du pardon que tu m'accordes, et combien ta mère, elle aussi, te remerciera!

Étienne serra de nouveau la main de Franck.

— Mais, observa celui-ci, nous achèverons demain la conversation. L'heure du repos a sonné pour toi et pour moi. Bonne nuit, Étienne!

— Bonne nuit, mon père! répondit Étienne en embrassant de plus en plus étroitement son ancien répétiteur.

— J'ai toute confiance en toi, maintenant, ajouta Franck, le sourire sur les lèvres.

— Tu as raison, Franck... mon père, répondit Étienne, se reprenant.

Il devait garder quelque temps encore l'habitude de traiter le mathématicien en vieil ami.

Ils se séparèrent, toujours agités, toujours étonnés du changement qui venait de s'opérer dans leurs destinées. L'espoir les enivrait. Particulièrement, sur la figure de Franck apparaissait une animation qu'on n'y avait jamais remarquée.

Le sommeil se fit attendre pour eux. Il vint, néanmoins, après qu'Étienne eut répété mille fois peut-être :

— Blanche m'aime, et je l'épouserai!...

Franck, de son côté, redit aussi fréquemment sur tous les tons :

— C'est égal, me voilà mari et père... Il faudra m'accoutumer à cette double fonction. Je la crois difficile, mais non pas impossible, après tout.

VIII

Le dénouement de cette histoire fut simple, tel que nos lecteurs l'ont sans doute deviné, en conséquences des résolutions prises par le mathématicien.

Rien ne dérangerait les calculs de Franck. Trois semaines après l'entretien qui précède, Rosalie s'appela madame Franck.

Tout aussitôt, les époux rendirent visite à M. Clovis Guérin.

Celui-ci apprit de leur bouche que tout l'avoir de Franck, ou à peu près, passerait à Étienne. Rosalie exigeait cette clause, dût-elle plus tard recommencer à travailler.

D'ailleurs, comme Blanche n'avait pas caché ses sentiments à l'égard d'Étienne, comme Étienne était à la veille d'obtenir un poste très-élevé dans l'administration, le mariage des deux jeunes gens fut promptement conclu.

M. Guérin avait cédé avec une facilité d'autant plus grande que son gendre ne pouvait manquer d'arriver un jour au million, cette étoile sans égale des bourgeois passés, présents et futurs.

Le problème de Franck fut résolu à sa complète satisfaction.

Voici comment il se le posa souvent à lui-même :

— Étant donné un chétif petit enfant, délaissé de son père et de sa mère, seul au monde, sans un sou vaillant, que peut-il devenir au milieu d'une société dont chaque membre est classé, aidé, dirigé, protégé plus ou moins ?

Solution : il suffit qu'une seule personne le prenne en pitié d'abord, puis en affection, se dévoue à lui, et, le cas échéant, épouse sa mère, pour lui créer une famille.

Et Franck ajoutait :

— C'est ainsi que j'ai triomphé de la société, qui m'avait refusé, à moi comme à Étienne, les joies du foyer paternel !

Augustin CHALLAMEL.

LA CHANSON DE L'ENFANT

DÉTACHEMENT

« C'est le sang de mon sang, c'est la chair de ma chair ;
 » Je l'attends et je l'aime.
 » Ah ! je sens qu'il tressaille et qu'il m'est déjà cher !
 » C'est un autre moi-même, »

... Pas d'accord plus intime et pas d'amour plus grand.
 Mais enfin, joie amère !
 L'enfant naît ; en naissant il pleure : il se comprend
 Séparé de la mère.

Désormais chaque jour tu t'en éloigneras.
 Laisse que demain vienne :
 D'abord, elle te prend sur son cœur, dans ses bras ;
 Ta vie est encor sienne.

Elle t'a ; tu la suis où va sa volonté ;
 De tes lèvres vermeilles
 Tu pends à son sein mûr, — où tu bois sa beauté,
 Comme la grappe aux treilles.

Puis te voilà, nourri du meilleur de son sang,
 Déjà lourd, baby rose ;
 Déjà dans ton berceau ta mère en gémissant
 Plus souvent te dépose.

Et là, tu sens encor, même au fond du sommeil,
 Que ton âme est suivie
 Par le doux bercement régulier, tout pareil
 Au souffle de sa vie.

Là, tu te meus encor par elle, à son désir ;
 Elle inspire ton somme ;
 Mais demain tu voudras marcher, c'est ton plaisir,
 Être à terre, être un homme !

La mère en a pleuré ; mais l'enfant à l'envi
 Va, gauche et plein de grâce,
 De sa mère inclinée à son père ravi
 Qui se baisse et l'embrasse.

S'il ne s'écarte pas dans ce premier chemin,
 C'est qu'il chancelle encore ;
 Mais hélas ! il voudra courir, — vienne demain, --
 Vers tout ce qu'il ignore.

Hier l'enfant sans répondre entendit ton appel,
 O mère désolée ;
 Il était, sans rien dire, allé seul, le cruel,
 Tout au bout de l'allée !

Il s'éloigne, il te fuit, te dis-je, à chaque pas ;
 Le temps te le dérober ;
 Il refuse ta main, lui qui ne lâchait pas,
 Hier, les plis de ta robe.

Les enfants sont un jour trop grands pour les berceaux ;
 Les fleurs sont éphémères ;
 Et dans les nids d'antan il n'y a plus d'oiseaux...
 C'est le souci des mères !

Jean AICARD.

DEUX BUVEURS D'EAU

(NOUVELLE. — SUITE.)

Pierre fit une pause, puis il reprit :

— J'ai fait un peu tous les métiers qu'on fait quand on n'en a point et qu'on veut rester honnête. J'ai parlé tous les baragouins. Trois fois j'ai failli mourir : une fois de faim, en Russie ; une fois de maladie, en Egypte ; une fois d'accident, en Espagne. Enfin, étant passé chez les Anglais, je me suis laissé emmener dans les Indes, où un trafic que j'ai essayé m'a réussi... Je ne suis pas millionnaire, oh ! non ! je le serais peut-être devenu si j'avais voulu ; mais, outre que j'étais las, à quoi bon avoir tant d'ambition ? Tant qu'avait duré la gêne, tu penses bien que l'idée ne m'était point venue de me faire une famille ; l'aisance arrivée, j'étais trop vieux pour m'en aviser. Alors j'ai songé ainsi : « Une famille ! mais tu dois en avoir une là-bas au pays, et là-bas au pays, il ne faut pas des millions pour vivre en paix et en contentement. » Et, ayant ramassé le joli peu que j'avais, j'ai dit : « Allons y voir ! » Et je suis parti, et me voilà ; et m'est avis que je n'ai plus rien à désirer, puisque je vais pouvoir faire, à ce que je crois, du même coup, le bonheur de mon neveu et mon bonheur à moi.

— A merveille !

— Il y a dix ans, dis-tu, que mon frère est mort : l'enfant en avait alors quatorze, ça fait vingt-quatre ; à cet âge, l'idée a bien dû lui venir de... s'établir.

— Eh ! eh ! fis-jé, je crois qu'il n'a pas même attendu jusque-là.

— Ah ! fit Pierre avec un élan de joyeuse curiosité... Est-ce que tu saurais ?..

— Comment donc ; mais il y a trois ans, ce n'était déjà plus un secret pour personne. Malheureusement...

— Malheureusement ! répéta l'oncle, dont le regard s'assombrit soudain ; qu'est-ce donc ? un mauvais choix, peut-être ; quel-

que fille... pas comme il faut. — C'est presque toujours les plus honnêtes, les meilleurs garçons qui se laissent prendre à celles-là.

— Eh ! non ! fis-je, tout au contraire, la plus honnête, la plus gentille... et la plus jolie fille de l'endroit, — qui, entre nous, ne faisait pas mystère de son inclination pour lui ; mais...

— Mais ?...

— Mais... Tu as connu le père, il est de notre âge : Jérôme Drevon.

— Ah ! j'y suis ! fit Pierre avec un soupir de soulagement, les Drevon sont riches.

— Oui, et comme Jean Martois n'a rien que ses deux bras, quand il a voulu risquer une première demande, il a été assez rudement éconduit. Tout d'abord, il parut fort affecté de cette déconvenue, car il avait espéré que sa bonne et laborieuse conduite lui serait comptée ; mais, ensuite, il s'est persuadé que le temps lui viendrait en aide, et d'autant mieux que la jeune fille partageait ses espérances et promettait d'attendre comme lui. Les choses en étaient là lors de mon dernier voyage, et rien ne doit être changé probablement, car je l'aurais su.

— Dieu de Dieu ! s'écria l'oncle Pierre en frappant ses mains l'une contre l'autre dans un accès de joie naïve, comme j'arrive bien !... Ah ! les Drevon font les fiers ! Ah ! ils dédaignent mon brave neveu !... Eh bien ! nous allons voir ça !... Mon Dieu, ce n'est pas que je leur en veuille ! ce qu'ils en font, c'est par sagesse, par amitié pour leur fille. Si l'argent ne fait pas le bonheur, il n'y porte pas préjudice. Ah ! c'est égal, ça va être drôle !... Tu dis donc qu'elle est gentille, cette petite ?

— Charmante en tous points.

— Comment l'appelle-t-on ?

— Georgette.

— Tiens, un joli non ! ça m'amusera d'avoir une nièce de ce nom... « Eh ! Jean ! Eh ! Georgette ! » Je m'entends déjà les appelant, dans la belle et grande maison que je leur aurai montée... Et pour peu que vienne par là un petit Pierre ou une petite Pierrette, ou même les deux... Eh bien ! ma foi ! rien ne me manquera... Ça sera drôle comme tout ; Dieu de Dieu ! que ça sera drôle !

En s'exprimant ainsi, l'ami Pierre, dont la parole avait acquis une extrême volubilité, y conformait si bien la vélocité de ses jambes, que j'avais toutes les peines du monde à le suivre, — ce dont je crus pouvoir faire la remarque.

— Ah ! tu comprends, me répliqua-t-il, tant de satisfaction m'attend là-bas, que je voudrais avoir des ailes pour y arriver plus tôt.

Et pendant la grande heure que dura encore la route, tout en répondant aux mille questions qui finissaient toujours par aboutir à son neveu et à sa future nièce, plus d'une fois, lorsqu'il se reprenait à jouir par anticipation du bonheur intime qui venait de lui sourire, je dus enrayer l'essor de cet oncle qui aspirait aux allures de l'oiseau.

II

GEORGETTE

Mais il s'arrêta bien de lui-même au moment où nous atteignimes le versant du coteau, du haut duquel la vue plonge tout à coup dans le vallon feuillu qui cache le village.

Il s'arrêta, saisi d'une émotion puissante, et s'appuyant d'une main sur mon bras, portant l'autre sur sa poitrine :

— Ah ! fit-il, avec une sorte de suffocation, quel curieux effet ça me produit, je n'aurais pas cru !... Ça me serre le cœur ; les jambes me manquent ; quelque chose tourne dans mes yeux... Je suis tout... je ne sais comment. Tu comprends, après trente ans... quand on revient du bout du monde... Ah ! laisse-moi m'asseoir un peu !

Et il gagna une saillie de rocher qui était au bord de la route.

— Tiens ! reprit-il, en passant ses doigts sur ses joues, voilà que je pleure à présent. Est-ce nigaud, ça !

— Non ! dis-je, ce n'est pas nigaud, c'est naturel, car moi qui ne tarde jamais plus de quatre ans, chaque fois que je me retrouve là, eh bien ! le cœur me bat, je m'arrête pour regarder, pour me ressouvenir...

— Oui, n'est-ce pas ! Ah le pays ! le pays ! J'ai entendu des gens dire que ça ne signifiait rien... J'en ai bien vu, des pays, plus curieux, plus beaux que celui-là, je n'ai jamais rien senti de pareil... On est triste, on a mal, et c'est bon... Mon Dieu ! je ne sais pas expliquer ça, moi !..

Il disait cela en s'essuyant les yeux, en riant d'un rire grimaçant, en tirant du fond de sa poitrine de longs soupirs qui sifflaient dans sa gorge serrée.

— Ah ! fit-il soudain, le doigt tendu, les yeux allumés, les lèvres béantes, voilà le toit de notre ancienne maison. C'est le même, je le reconnais à sa lucarne ronde... Je m'étais fait là une petite chambre... Plus personne des miens là-dedans à cette heure ! ajouta-t-il, en laissant retomber sa main et en éteignant son regard. Dans cette chambre, qui est-ce qui y couche ?

— Qui ? Ton neveu Jean, pardieu !

— Lui ! Comment donc ça ? Nous n'étions là qu'en louage, et à la mort de mon frère ..

— A la mort de ton frère, un de nos amis, Benoît Favier et sa femme, ayant loué la maison, n'en voulurent pas chasser le petit. Ils lui laissèrent cette chambre qui a été la tienne. L'enfant prenait d'ailleurs ses repas avec eux, et il était encore en famille.

— Ah ! les braves gens !

— C'est d'autant plus beau de leur part, qu'ils ne sont pas bien riches non plus, les Favier.

— Oui, sans doute... Mais je me souviendrai qu'ils ont été bons pour mon neveu... Dis donc, crois-tu qu'il y ait moyen d'acheter la maison ?

— Pourquoi non ! Elle appartient, je crois, au fils de l'ancien maire, qui n'habite plus le village, et qui n'a aucune raison pour ne pas te la céder.

— Oh ! je l'achèterai ! je l'achèterai !... Allons, allons !

Et voilà mon homme qui, de nouveau sur pied, de nouveau se prend à brûler le chemin.

Mais bientôt encore je crus devoir enrayer sa course.

— Attends, fis-je, en lui prenant le bras et en l'attirant pour pouvoir lui parler à mi-voix, ne va pas si vite, et regarde là-bas à gauche, sous les pommiers, en avant du taillis.

— Sous les pommiers, là ?

— Oui, que vois-tu ?

— Je vois venant vers nous une grande fille, les bras nus, un tablier plein d'herbe sur la tête, sa serpe à la ceinture ; le soleil, qui se couche, lui rougit la figure et brille dans ses yeux, en faisant tout d'or son cotillon noir et sa chemise rousse... Allons, allons, il y a encore de la brave et fraîche jeunesse en mon vieux pays.

— Eh bien ! mais, dis donc, oncle Pierre... c'est elle.

— Elle ?...

— Eh ! oui ! Georgette.

— Georgette !...

Et l'oncle Pierre, comme cloué en place par le saisissement :

— O Dieu de Dieu ! fit-il en se pressant contre moi, est-ce possible !... elle, que je rencontre d'abord ! Tu vois, tout me réussit ; mais je vas devenir fou de plaisir... Oh ! laisse-moi la bien regarder ! Elle vient... restons là ! Ne lui dis pas encore que c'est moi. Mais c'est, pardieu ! la plus jolie fille que j'aie vue jamais !... Et quel air honnête ! Et comme elle marche vaillante sous son faix lourd ! Sais-tu qu'il n'a pas mauvais goût, ce coquin de Jean !... La voilà. Tu vas lui parler, n'est-ce pas ? Je veux l'entendre ; sa voix doit être douce comme les regards de ses yeux... Parle-lui, oui, parle-lui ; mais ne lui dis pas que c'est moi.

— Sois tranquille.

La jeune fille, qui n'était plus qu'à quelques pas de nous, venait de témoigner par un sourire qu'elle m'avait reconnu.

J'allai au devant d'elle.

— Bonsoir, Georginette, on n'a pas besoin de te demander comment tu te portes ?

— Merci, fit-elle, en jetant de côté un regard gêné vers mon compagnon, qui la dévorait des yeux.

— Et si tes parents vont de même...

— Oui, de même, dit-elle. Vous voilà encore une fois au pays, monsieur. Tant mieux !

J'observais sur l'oncle Pierre l'effet de cette voix qu'il avait voulu connaître, et qui semblait le plonger dans un véritable ravissement.

— Tu rentres bien chargée, dis-je encore ?

— Oh ! non ! ce n'est rien !

Et l'oncle Pierre me lança un coup d'œil qui signifiait : Hein ! est-elle courageuse !

— A propos, repris-je, donne-moi des nouvelles de...

Elle me regarda avec une fixité inquiète.

— De Jean Martois, achevai-je ; j'ai hâte de savoir ce qu'il devient. Il va toujours bien, n'est-ce pas ?...

Comme ces mots venaient de sortir de mes lèvres :

— Ah ! pardon, fit-elle d'une voix troublée, en se détournant tout à coup pour jeter à terre son fardeau, j'ai oublié là-bas quelque chose que je ne voudrais pas perdre. Je vais le chercher. Excusez-moi !

Et elle s'éloigna rapidement, sans nous avoir de nouveau laissé voir son visage.

Nous pûmes remarquer qu'au lieu de s'arrêter sous les pommiers, à l'endroit où une place rase indiquait qu'elle avait dû former là son faix d'herbe, elle s'enfonça en pressant encore le pas, dans la profondeur du taillis.

— Qu'a-t-elle donc à s'enfuir de cette façon, quand tu lui parles de Jean ? dit Pierre à qui le prétexte allégué par la jeune fille n'avait évidemment pas donné le change, et qui venait de la suivre mélancoliquement des yeux.

— Je crois comprendre, répondis-je après un peu d'hésitation, car mes paroles étaient loin de traduire fidèlement ma pensée ; je l'aurai intimidée, effarouchée, en abordant ainsi cette question devant un étranger. Si elle se fût trouvée seule avec moi, il n'en eût rien été. Je m'étais dit que tu aurais plaisir à tenir d'elle les premières nouvelles de ton neveu, et je n'ai réussi qu'à la mettre en fuite. J'ai eu tort.

— Oui, ce sera ça, fit machinalement Pierre, qui ne paraissait pas non plus bien convaincu de l'opinion qu'il exprimait. Au surplus, reprit-il, en affectant de sourire, il y a peut-être quelque brouille passagère ; nous tombons mal, voilà tout.

— Oui, ce sera ça, dis-je à mon tour.

— Mais je suis là pour arranger les choses.

— Certainement.

Et nous poursuivîmes notre route, mais lentement et en gardant le silence.

III

JEAN

Nous marchâmes ainsi pendant deux ou trois minutes et déjà nous approchions des premières maisons du village quand, apercevant un jeune homme assis, à une trentaine de pas devant nous, sur une borne faisant saillie à une encoignure :

— Ah ! pardieu ! dis-je, si je ne me trompe...

Mais je m'interrompis brusquement, car ce jeune homme que je m'apprétais à désigner de la main, je venais de le voir se lever et s'appuyant au mur pour ne pas perdre l'équilibre, diriger vers nous ce regard morne et voilé qui est celui de la lourde ivresse :

— Quoi donc ? demanda Pierre qui, marchant la tête baissée, absorbé dans ses réflexions, n'avait pas d'ailleurs aperçu encore le jeune homme.

— Oh ! rien, répliquai-je, je voulais dire que ce coucher de soleil, tout rouge, nous promet du beau temps pour demain.

— En effet, dit Pierre du même ton.

Le jeune homme, qui s'était péniblement échappé à son appui, marchait vers nous en vacillant sur ses jambes qui ployaient ; ses bras retombaient inertes au long de son corps, son menton touchait sa poitrine, son visage était perdu sous ses longs cheveux, qui pendaient en mèches désordonnées... Ses habits étaient déchirés, ses pieds posaient nus dans de mauvais sabots.

— Qu'est-ce donc que cet ivrogne ? me dit Pierre avec un accent d'amer dégoût. Il n'a pas l'air bien vieux, le connais-tu ? Est-il du pays ?

— Non, je ne crois pas, répondis-je en affectant l'indifférence ; et prenant encore Pierre par le bras pour le tirer d'un côté de la route, en hâtant le pas : — Ça, dis donc, maintenant que nous sommes arrivés, laisse-moi te demander où tu comptes aller loger...

— Ma foi, je ne sais pas, me répondit-il : et tenant son regard obstinément attaché sur le jeune homme avec lequel nous allions nous croiser : Est-il possible qu'on se mette en cet état ! gronda-t-il.

— Eh bien ! repris-je, je t'emmène ; mes parents sont pour toi de vieux amis, tu ne doutes pas du plaisir qu'ils auront à...

Je n'achevai pas. Le jeune homme, qui passait alors près de nous, venait, en relevant la tête et en repoussant à deux mains ses cheveux, de découvrir son visage où ne se lisait que la plus ignoble hébétude.

— O mon Dieu ! s'écria Pierre, lui ! c'est lui ! Je le reconnais ! Tu m'as dit qu'il ressemblait à son père ? Oh !...

Le jeune homme, qui nous avait regardés sans nous voir sans doute, prit une sorte de course folle vers un champ, au milieu duquel il alla tomber accroupi, et où il ne parut plus que comme une masse informe.

— Mon Dieu ! répéta Pierre, que je fus obligé de soutenir, car il semblait prêt à défaillir, voilà donc pourquoi je suis revenu de si loin ; mon Dieu !...

Il sanglotait ; de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Voyons, voyons, Pierre, que fais-tu ? qu'as-tu ?

— Ce que j'ai, répliqua-t-il ; ce que je fais !... tu le demandes. Et s'adressant à une femme qui passait : — Comment, s'il vous plaît, s'appelle ce garçon qui est là plein de vin ?

— Jean Matois, monsieur...

— C'est par hasard, sans doute, qu'il est ivre, voulus-je objecter.

— Par hasard, oh non ! répliqua la femme ; depuis environ un an, nous ne le voyons guère autrement, quand nous le voyons ; je dis quand nous le voyons, parce que, au lendemain de ces choses, il a honte, et il s'en va du pays pour une semaine, deux semaines... Mais sitôt qu'il y revient, oh ! ce n'est pas long ! Il ne lui faut d'ailleurs qu'un verre ou deux pour être ainsi....

— Qu'est-ce qui peut l'avoir poussé à cela ? demandai-je.

— Eh ! le goût du vin, pardienne ! Figurez-vous que jusqu'à l'an dernier il n'en avait jamais bu ; tout par un jour ça l'a pris, mais fortement, comme vous voyez... D'ailleurs, il dit lui-même qu'il ne tient pas à se corriger... Il était si gentil autrefois ! mais à présent, c'est franchement un garçon perdu.

Et la femme continua son chemin.

Je croyais vraiment rêver, et je ne savais guère ce que je pourrais dire au pauvre homme qui était là comme anéanti. Tout à coup :

— Fais-moi une promesse, me dit Pierre, qui venait de prendre ma main et la serrait avec une fiévreuse énergie.

— Une promesse ?

— Oui, je te le demande par notre vieille amitié.
 — Si c'est quelque chose de possible?
 — Oui.
 — Alors, c'est convenu.
 — Ne dis à personne que tu m'as vu.
 — Quelle idée?
 — Non, à personne, n'est-ce pas? tu viens de me le promettre.
 Puis m'ayant de nouveau serré la main, et la quittant :
 — Adieu, dit-il.
 — Comment, adieu ! où vas-tu ?
 — Je n'aurais pas dû revenir, je m'en retourne.
 — Y penses-tu ?
 — C'est tout pensé !

— Mais voyons, cette femme exagère sans doute ; il faut voir, savoir... Du reste, à cet âge on n'est pas incorrigible, comme elle veut bien le dire.

— Adieu ! répéta Pierre.

J'allongeai le bras pour saisir le sien ; mais il avait déjà fait plusieurs pas.

— Pierre ! appelai-je.

Il se retourna, un doigt significativement posé devant ses lèvres, et j'entendis qu'il disait encore :

— Adieu !

En quelques instants il eut disparu au détour du chemin. Et comme, tout ému de cette singulière aventure, je restais là regardant, certain qu'il devait se raviser, je pus bientôt voir se profiler sur le dos sombre du coteau une noire silhouette qui se perdit rapide dans la pourpre du couchant...

Eugène MULLER.

(La suite au prochain numéro.)

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

TUNIQUE POUR TOILETTE DE VOYAGE. — Ce patron se rapporte à la première figurine de la gravure coloriée n° 1348, qu'on trouvera annexée à notre quatrième numéro d'août. Il se compose de quatre pièces :

1. Lé du devant, qui est tout droit.
2. Côté du devant, formant cinq plis drapés sous lesquels se posent les plissés. Des boutonniers simulés, avec boutons dessus, ornent de place en place les drapés. Les plis sont marqués par un pointillé à la roulette.
3. Lé de derrière, assez large pour se passer de second côté. Il est drapé sous la poche. Des crans marquent les plis.
4. Poche plissée, garnie de deux nœuds et de boutonniers simulés avec boutons dessus.

REVUE DES MAGASINS

On est littéralement émerveillé lorsqu'on visite les salons de la maison GESSAT ET AUBRY (rue Saint-Honoré, 332) et qu'on est admis à voir sa riche collection de broderies. Peu de choses montées : les modèles changent si souvent de formes et chaque personne a un goût si différent ! Mais il y a là tous les éléments nécessaires à la confection des trousseaux ou des layettes les plus confortables et les plus luxueux, — soit qu'on en fasse la commande à M^{me} Gessat, qui s'en acquittera avec un zèle, une conscience et un bon goût incomparables, soit qu'on veuille entreprendre soi-même ce travail, ce que certaines femmes et bonnes mères de famille préfèrent.

Dans ce cas, on aura toujours raison de venir prendre dans la maison Gessat et Aubry les broderies et les dentelles qui doivent garnir les divers objets du trousseau ou de la layette : car cette maison met tous ses soins à contenter ses clientes en leur offrant des conditions de prix raisonnables.

D'un autre côté, il y a là un choix immense de bandes brodées d'entre-deux et de volants de toutes grandeurs ; sans compter tous les objets mi-confectionnés, comme devants de chemise, empiècements de toutes formes, sauts-de-lit, peignoirs, robes de baptême, etc., etc.

— M. de Plument nous prie de faire observer à nos lectrices que la *Ceinture-cuirasse*, dont les avantages sont de tous côtés fort appréciés, fait partie intégrante du jupon *Coverlet* ou du jupon *Croisette* et ne peut être vendue séparément.

Lorsque nous avons dit que cette ceinture pouvait être adaptée à tout autre jupon, nous exprimions mal notre pensée ; ce que nous voulions dire, c'est que, le modèle en étant donné par l'acquisition d'un de ces Jupons, il est facile d'exécuter des fac-simile de cette ceinture pour n'importe quel autre.

La *ceinture-cuirasse* est si précieuse pour l'effacement des hanches, qu'une femme élégante ne doit point hésiter à faire l'acquisition du *Coverlet* ou du jupon *Croisette*, qui possèdent, en outre, des qualités d'un autre genre et que nous avons déjà eu l'occasion de signaler. Nous nous contenterons de rappeler que le premier convient aux robes de ville, le second aux robes de salon.

Il est indispensable d'adresser à M. de PLEUMENT (rue Vivienne, 33), la grosseur du tour des hanches, lorsqu'on demande l'un ou l'autre de ces Jupons, la *ceinture-cuirasse* devant être ajustée proportionnellement à chaque personne.

SPÉCIALITÉS

Le *lait antéphélique* de CANDÈS est une eau de toilette essentiellement hygiénique. Son usage constant fait disparaître, sur le visage, non-seulement toute trace de fatigue, mais encore les tâches de rousseur, plaques jaunes ou rouges, et jusqu'au masque de grossesse.

Le *lait antéphélique* de Candès rend en même temps au teint toute sa fraîcheur disparue, et les joues, sous sa bienfaisante action, se couvrent de lys et de roses, symboles de la jeunesse.

De crainte d'erreur, s'adresser directement à M. CANDÈS, l'inventeur de cette précieuse composition, boulevard Saint-Denis, 26.

M. D'A.

A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

SOMMAIRE DU 3^e NUMÉRO D'AOUT 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Lettres d'une douairière, par M^{me} DE BAS-SANVILLE. — Échos de la mode, par X. V.-P. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *La Chanson de l'Enfant*, poésie, par M. Jean AICARD. — *Deux buveurs d'eau*, nouvelle, par M. Eugène MULLER. — Revue des magasins, descriptions et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1347, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de Skating-Palais. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3) : tunique pour toilette de voyage.

Dans le texte : P. n° 327, dessin de M. E. PREVAL : toilettes de campagne ou de jardin. — G. n° 650, dessin de M. E. THIRION : toilettes de campagne. — G. n° 654, de M. E. THIRION : toilettes de voyage.

ROUVENAT (S) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
 Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.